



ACTU

OPINIONS

[Abonnez-vous](#)

[Login](#)

JOURNAL
CENTRE D'AIDE

Mark Lilla: "La gauche préfère les défaites nobles aux victoires passées"



"Les gens sont très vulnérables aux discours simplificateurs qui racontent une histoire claire, facile, sur l'origine de tous les problèmes, notamment celui selon lequel c'est la faute des immigrants", observe Mark Lilla. ©Getty Images

JOHANN HARSCOËT

07 août 2025 04:00

Philosophe du politique et critique acerbe des dérives de son propre camp, Mark Lilla met en garde contre une gauche enfermée dans le confort moral et les combats symboliques. À l'ère du soupçon et de la surinformation, il appelle à renouer avec une stratégie ancrée dans le réel.

Figure majeure de la gauche américaine, Mark Lilla démonte les mécanismes de la post-vérité dans son dernier ouvrage*. Il y explore notamment les mécanismes menant les jeunes hommes à basculer du désespoir à la colère, puis à l'action, et décrypte la tension traversant les individus et les sociétés contemporaines, entre surinformation et déconnexion.

Dès 2016, au lendemain de la première victoire de Donald Trump, vous avez écrit que la gauche devait dépasser l'idéologie de la diversité. Vous estimiez donc à ce moment-là qu'une telle approche était politiquement perdante?

En 2016, comme en 2024, le vote ne s'est pas joué sur le choix entre Donald Trump et ses adversaires démocrates, ni même sur sa personne en tant que candidat. **La vraie question était de comprendre pourquoi les gens ne soutenaient plus les démocrates.** Et la raison en était le rejet du politiquement correct, du ton moralisateur au sujet de l'immigration, de **l'attention excessive accordée aux groupes marginaux plutôt qu'à la grande majorité des Américains.** Il était évident, déjà, que l'on ne pourrait rien faire pour les personnes transgenres ni pour les immigrés et les minorités sans être au pouvoir. La seule façon de servir ces personnes était d'accepter de ne pas parler d'elles durant la campagne, de **gagner les élections sur d'autres bases**, afin, dans un second temps, de leur apporter le soutien dont elles avaient réellement besoin.

Vous avez déploré la radicalisation des universités liée à la culture "woke" ou la "cancel culture". Mais le trumpisme repose sur une radicalité encore plus affirmée. Cette radicalité des jeunes générations ne sera-t-elle pas, un jour, le seul moyen de contrer l'extrême droite?



Mark Lilla. ©doc

Il est vrai qu'il n'y a pas d'armes "de droite" ou d'armes "de gauche". Il n'y a que des armes politiques. Et ce n'est pas parce qu'une arme est utilisée par la droite qu'elle est nécessairement toxique. Soit elle est utile, soit elle ne l'est pas. La gauche utilise trop souvent l'argument absurde **des "tactiques de droite" qu'elle juge mauvaises** précisément parce qu'elles sont utilisées par la droite. Or, gagner implique nécessairement d'en utiliser certaines, ou en développer d'autres tout aussi efficaces, afin de convaincre.

Le vrai problème de **la gauche est qu'elle préfère les défaites nobles aux victoires passées.** Elle préfère s'assurer que chaque individu de chaque groupe obtienne tout ce qu'il souhaite, ait pu dire tout ce qu'il avait à dire, dans le respect complet de toutes les procédures, quitte à échouer à la fin. Mais **ce n'est pas ainsi qu'on fait de la politique**, y compris dans un système démocratique basé sur des élections.

Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui s'accrochent à ce qu'ils ont toujours cru, ou choisissent de croire ceux qui leur disent que les choses ne sont en réalité pas vraiment complexes, que la politique est une affaire de messages simplistes ou que la presse leur ment.

Il faut prendre en compte les passions des gens, a fortiori dans une époque où ces passions sont fortes, où les gens se sentent souvent dupés. **Il faut combattre le feu par le feu**, savoir viser juste sur le plan émotionnel. Et aussi **savoir se taire sur certains sujets.** La gauche ne pourra rien faire de sérieux tant qu'elle n'aura pas entrepris une sorte d'inventaire critique sur elle-même, tant qu'elle continuera à se mentir sur sa propre histoire, sur les illusions qu'elle entretient à propos de ce que veulent réellement les gens — je parle des gens ordinaires, des classes populaires —, tant qu'elle croira qu'elle doit **alimenter ses petites**

boutiques sans heurter personne. À défaut, la gauche restera enfermée dans sa **bulle de pureté morale** pendant que la droite gouvernera le monde.

Dans votre dernier ouvrage, vous expliquez qu'en tant qu'humain, nous avons à la fois envie de savoir et envie de ne pas savoir. Cette propension est accentuée, comme jamais auparavant, par la sur-stimulation des écrans. Comment la politique doit-elle appréhender cette contradiction?

Je ne dirais pas que c'est une contradiction, mais c'est **une tension avec laquelle on doit vivre.** Je me suis lancé dans ce livre avec l'idée de disséquer la volonté humaine d'ignorer. Au fil des années passées à travailler sur ce sujet, j'en suis venu à reconnaître **le rôle utile que la "volonté d'ignorer" joue dans la psychologie humaine** — dans la manière dont l'humain régule ce qu'il sait de lui-même, dont il apprend à survivre parmi les autres, à affronter l'incertitude.

Toute vérité que l'on peut encore tenir pour évidente un jeudi peut, dès le vendredi après-midi, s'avérer complètement fausse. Tout nouveau consensus sur ce qui est "vrai" — que ce soit en science, en technologie, en valeurs humaines ou en engagements politiques — peut changer du jour au lendemain.

Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui **s'accrochent à ce qu'ils ont toujours cru**, ou choisissent de croire ceux qui leur disent que les choses ne sont en réalité pas vraiment complexes, que **la politique est une affaire de messages simplistes** ou que la presse leur ment.

Le passé devient une version hautement sélective, embellie, idéalisée, qui devient un moyen d'échapper non seulement à la difficulté de vivre dans le présent, mais aussi à la dimension tragique de la vie

De grands sociologues ou historiens comme Lévi-Strauss ou Yuval Noah Harari ont parlé de la fiction de façon positive, comme un besoin intrinsèque. Y a-t-il une façon saine de se mentir à soi-même ou à une échelle plus large?

et du fait que nous ne pouvons pas toujours obtenir ce que nous désirons.

C'est un paradoxe qui a souvent été abordé par les grands philosophes. **Peut-on se mentir à soi-même?** Croire à un mensonge implique qu'il faut considérer que ce que l'on entend est vrai. Mais mentir implique de savoir que ce que l'on dit n'est pas vrai, et donc que l'on ne peut pas croire à son propre mensonge.

Ce qui se passe, en réalité, c'est un **détournement d'attention**. Cette fiction prend place **lorsque l'humain se ferme aux arguments, aux exemples, aux questions** qui lui font sentir que son monde, sa vision de la réalité, sont en train de se fissurer.

C'est comme si, en entrant dans une pièce, on évitait systématiquement de regarder un coin de cette pièce parce qu'on sent bien que quelque chose de dérangeant s'y trouve, sans savoir exactement de quoi il s'agit.

La nostalgie est-elle l'antichambre de l'ignorance?

Il existe deux formes de nostalgie. La première est le produit du deuil — ou plutôt de l'incapacité à faire son deuil, au sens large. **Le passé devient une version hautement sélective, embellie, idéalisée**, qui devient un moyen d'échapper non seulement à la difficulté de vivre dans le présent, mais aussi à la dimension tragique de la vie et du fait que nous ne pouvons pas toujours obtenir ce que nous désirons. **Cette forme de nostalgie est ainsi une vacance prise hors de la réalité.**

La seconde forme de nostalgie découle de la première, en est une forme réactive. Elle consiste à agir pour **redonner vie à un monde perdu, en revitalisant la tradition, ou en flattant l'identité nationale**, ou en revenant à la virilité. La première nostalgie, qui est passive, donne corps à l'autre, qui est active, voire activiste.

L'erreur de la gauche est de réagir à ces discours simplificateurs, sans réussir à en créer

L'ignorance mène au radicalisme, avec ce qu'il implique de surenchères, mais peut aussi être son opposé. Peut-elle, de ce fait, constituer le

de nouveaux.

préalable aux idées, concepts, solutions de demain, d'autant plus porteuses d'espoir qu'elles n'existent pas encore?

Un argument n'est convaincant que dans la mesure où la personne qui le reçoit est dans **un état d'esprit qui lui permette de l'accepter**. Si la personne perçoit son interlocuteur comme le messenger d'élites condescendantes et déconnectées, les arguments ne peuvent fonctionner. La vraie question de notre époque est donc de **savoir comment rendre les gens plus réceptifs à l'argument** en tant que tel.

Et pour cela, comprendre à quel point **les citoyens sont submergés d'informations qui s'ajoutent à leurs préoccupations quotidiennes** que sont leur emploi, leurs enfants, leurs parents malades... Il faut trouver une manière d'aller à leur rencontre, en sachant que même s'ils sont inondés de messages, **ils n'ont probablement jamais été aussi ouverts à la discussion qu'aujourd'hui**. De fait, la majorité des sociétés humaines, par le passé, étaient traditionnelles. Les choses ne devaient pas être remises en question. Ce n'est plus le cas.

Le souci est qu'aujourd'hui, **les gens sont très vulnérables aux discours simplificateurs** qui racontent une histoire claire, facile, sur l'origine de tous les problèmes, notamment celui selon lequel c'est la faute des immigrés. L'erreur de la gauche est de réagir à ces discours simplificateurs, sans réussir à en créer de nouveaux.

©C Hurst & Co Publishers Ltd

**Ignorance and bliss, on Wanting Not to Know, Mark Lilla, C Hurst & Co Publishers Ltd, 2024, 256 pages.*